



**Intercultural school**  
Talents pour le monde

**ÉPREUVE D'ADMISSION  
EN QUATRIEME ANNEE  
MANAGEMENT INTERCULTUREL (MI)**

**Durée de l'épreuve : 3 heures**

**SESSION DE MARS 2016**

**FRANÇAIS-ANGLAIS-ESPAGNOL**

## Document 1

The robots are coming

# V.C. Firm Names Robot To Board of Directors

**The singularity is nigh.**

By Jordyn Taylor • 05/13/14 7:00am



Make way for one computer! (Wikimedia Commons)

In case you needed more proof that all our jobs will one day be occupied by robots, a Hong Kong V.C. firm has just named an artificial intelligence tool to its board of directors. The company's also insisting the tool will be treated as an "equal" to the other board members.

Sure, it's all probably a bid for press — but it's still pretty funny.

A press release from Aging Analytics UK, a company that conducts research on biotechnology and regenerative medicine, made two announcements this morning: first, that they've launched an new A.I. tool called VITAL (Validating Investment Tool for Advancing Life Sciences); and second, that they've licensed VITAL to Hong Kong V.C. firm Deep Knowledge Ventures, where the tool will become an "equal member of its Board of Directors."

Yes, that means it'll have exactly the same power as a living, breathing, presumably college-educated human being.

VITAL uses machine learning to predict which life science companies will make for successful investments, the press release explains. That's why it'll be of use to Deep Knowledge Ventures, which "routinely invest[s] in both private and public companies

specializing in biotechnology, regenerative medicine, oncology, drug discovery, bioinformatics and personalized medicine,” according to their website.

We’re trying to imagine what Deep Knowledge’s future board meetings will look like. Will there be ten humans sitting around a table, plus one awkward computer just tryin’ to fit in? When all the board members are going out for after-work drinks — will they feel obligated to invite VITAL along?

On a more serious note, it’s hard to imagine a room of board members willfully heeding the advice of a brand new computer program, but Deep Knowledge’s senior partner, Dmitry Kaminskiy, seems to be enthusiastic about the idea.

“The prospect for utilizing this approach in portfolio management is very attractive,” he said in the release. “We were attracted to a software tool that could in large part automate due diligence and use historical data-sets to uncover trends that are not immediately obvious to humans that are surveying top-line data.”

**Update: Mr. Kaminskiy has just provided Betabeat with answers to our pressing questions about what it’ll be like having a robot as a board member.**

**Will VITAL actually be incorporated into the board of director meetings?**

On the meetings investors will firstly discuss the analytical reviews made by VITAL. All the decisions on investing will be made strictly after VITAL provides it’s data. We say that VITAL has been acknowledged as an equal member of the board of directors, because it’s opinion (actually, the analysis) will be considered as probably the most important one. So basically yes, it will be incorporated into meetings.

**Will it be a bunch of humans plus one computer sitting around a table?**

No, don’t take it literally.

**And will people actually take its advice as seriously as the advice from other board members?**

Humans are emotional and subjective. They can make mistakes, but unlike the machines they can make brilliant intuitive decisions. Machines like VITAL use only logic. The intuition of the human investors together with machine’s logic with give a perfect collaborative team. The risk of the mistake will be minimized.

**Question: You are a shareholder of DKV and you have voted against the appointment of the Robot on the Board of Directors. Explain your views, the raison why you don’t agree.**

## Document 2

### ***Il a écrit « blabla » dans sa lettre de motivation et a décroché un CDI***

Le HuffPost | Par Lauren Provost

Publication: 13/01/2016 14h17 CET Mis à jour: 13/01/2016 14h46 CET

EMPLOI – « Tout ça, c'est du blabla ». Voilà la réflexion que Julien Chorier s'est fait en rédigeant une énième lettre de motivation pour sa recherche d'emploi. Cela lui a donné une idée et... un CDI.

Ce jeune diplômé a remplacé tout le superflu de sa lettre par « blabla ». « J'en avais assez d'écrire toujours la même chose, de rester dans le modèle très formaté de la lettre de motivation, a-t-il confié au HuffPost. Avec un ami, on s'est dit un jour que tout ça c'était vraiment du 'blabla' et que les entreprises n'avaient sûrement pas le temps de tout lire. J'ai repensé à cela et j'ai décidé de remplacer tout ce qui n'était pas essentiel dans ma lettre par 'blabla'. »

Voici le résultat: (page suivante)

Anney, le 9 décembre 2015

## **Lettre « Blabla » de motivation : pourquoi je veux rejoindre Alumforce !**

Chère équipe Alumforce,

**Passionné par le digital, les médias et l'audiovisuel...**  
blablablablablablablablablabla... **compétences et connaissances...** blablablablablabla... **depuis plusieurs années.** Blablablablablablabla... **VOTRE entreprise...** blabla... **créative, jeune et innovante...** blablabla... **correspond à mon idée** ...blablabla... **premier emploi de mes rêves.**

**J'ai acquis différentes compétences** ...blablabla... **communication et marketing**  
...blablabla... **stages et expériences professionnelles...** blablablablablabla... **très stimulant**  
...blablabla... **de promouvoir une activité** ...blablabla... **et déterminer les attentes des consommateurs...** blablabla... **Mettre ces acquis à VOTRE service...** blablablablablablabla.

**Autres éléments** ...blablablablablabla... **porter à votre connaissance** ...blablabla...  
**webdesign** ...blablablablabla... **création graphique** ...blablabla... **organisations d'événements**  
**et de rencontres à caractère professionnel.**

**Les possibilités d'évolutions et de développement à l'international** ...blablabla...  
**VOTRE startup** ...blablablablabla... **pour moi des éléments très intéressants.** ...blablabla... **En effet**  
...blablabla... **mon expérience à l'étranger de 6 mois...** blablablablablabla... **Turquie...**  
blablablablablabla... **profil international** ...blablabla... **très curieux et ouvert sur le monde...**  
blablablabla... **excellent niveau d'anglais...** blablablablabla... **des atouts pour VOUS.**

**Ecouter et déterminer les besoins...** blablablabla... **clients...** blablabla... **conseiller...**  
blablablabla... **et négocier...** blablabla.

Je vous remercie de l'attention que vous avez accordée à ma candidature, et j'espère vous avoir convaincu de mon envie de faire partie de votre équipe. Je suis disponible immédiatement et je serais ravi de vous rencontrer au cours d'un entretien pour traduire de vive voix ce « blabla » et vous dévoiler plus précisément mon profil.

Bien cordialement,

Julien Chorier

À 24 ans, Julien Chorier est diplômé d'une grande école de management, la Kedge Business School de Bordeaux. Spécialisé dans le management des industries créatives, ce jeune homme s'est retrouvé sur le marché du travail à l'automne dernier et a donc commencé à chercher du travail dans la communication et le marketing.

Malgré ses diplômes et un an et demi de stages dans ce domaine, le jeune diplômé n'a pas reçu l'accueil espéré. "J'ai commencé par envoyer ma candidature par mail, toujours avec un CV et une lettre de motivation classiques mais adaptés au poste et à l'entreprise, a expliqué Julien Chorier. Malheureusement, je me suis vite rendu compte que ça n'était pas suffisant."

Après une vingtaine de candidatures envoyées, sa boîte mail est restée vide. "Je n'ai eu aucune réponse alors j'ai décidé d'envoyer mes candidatures par voie postale, s'est-il souvenu. Là j'ai eu mes premières réponses, mais ça n'a pas suffi pour décrocher un entretien."

### **Du « blabla » au CDI**

Le jeune diplômé a donc eu envie d'être honnête avec tout le monde et d'envoyer "blablabla" aux recruteurs. "Mes amis ont essayé de m'en dissuader mais j'ai tenté le coup. Premier envoi, pas de réponse. Mais le second essai a été le bon."

Julien Chorier a en effet reçu une réponse rapide et enjouée de la start-up parisienne Alumnforce. « Ils ont voulu savoir qui se cachait derrière tout ce blabla », se souvient Julien Chorier. Et son premier entretien a débouché sur une offre d'emploi concrète dans cette entreprise de 13 personnes qui développe un réseau social professionnel privé destinée aux écoles, aux universités, et aux associations d'anciens élèves.

Julien Chorier a bien fait d'oser et a souhaité partager son expérience pour pousser d'autres demandeurs d'emploi à l'imiter. « Pour moi, c'est un passage obligé pour trouver un emploi, quel que soit le domaine d'activité. Certes, la communication permet d'aller un peu plus loin, mais il faut toujours chercher à se différencier », retient celui qui prendra ses fonctions de chargé de communication et de marketing ce mardi 19 janvier.

**Question : Vous êtes la RH de l'entreprise Alumnforce et vous recevez la candidature de Julien Chorier. Vous êtes intéressée par le profil du candidat, mais vous devez convaincre votre chef qui a un style de recrutement plus traditionnel. Rédigez un mail pour le convaincre ! Quels arguments vous mettez en avant ?**

## Document 3

Ética ambiental

### ¿Qué conservar y por qué?

NEXCIENCIAS.EXACTAS.UBA.AR (SERVICIO DE INFORMACIÓN CIENTÍFICA DE LA FACULTAD DE CIENCIAS EXACTAS Y NATURALES – UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES, ARGENTINA)

POR SUSANA GALLARDO 02/09/2015

*¿Qué pasaría si las cucarachas o las ratas estuvieran en riesgo de extinción? ¿Habría voluntarios para protegerlas? Detrás de cualquier decisión acerca del ambiente hay una posición filosófica y hay una disciplina, la ética ambiental, que se ocupa de analizar las complejas relaciones entre los seres humanos y el ambiente. Las posturas son diversas, y cada una esgrime sus razones.*



*En la Argentina, el oso hormiguero, el ciervo de las pampas y el yagareté son algunos de los animales que han acaparado el interés de los conservacionistas. Foto: Fernando Flores/Flickr*

Hoy en día casi nadie se atrevería a cuestionar la necesidad de proteger y conservar especies en riesgo de extinción. Tal vez el más promocionado, hace ya muchos años, fue el oso panda, cuya imagen se convirtió en el logo de una organización ambiental. De más está decir que en China, quien se aventure a cazar un panda puede cargar con una cadena perpetua. En la Argentina, el oso hormiguero, el ciervo de las pampas y el yagareté son algunos de los animales que han acaparado el interés de

los conservacionistas. Sin embargo, si alguna especie de cucaracha o de serpiente venenosa estuviera en peligro, ¿habría muchos interesados en protegerlos?

Es que decidir qué conservar y por qué depende de muchos factores, además de los biológicos, y entran en juego aspectos sociales, económicos, afectivos y, sobre todo, morales. Por ello, la conservación entraña una ética, es decir, un conjunto de principios que definen valores: lo bueno y lo malo, lo conveniente y lo que no lo es. Ello implica que, frente a la necesidad de tomar decisiones, puedan existir diferencias, según la posición ética de cada uno.

### **Valor utilitario**

“Para la posición conocida como antropocentrismo, o ética de la conservación de los recursos, conservar la naturaleza tiene sentido porque esta nos provee de bienes y servicios, y es útil en algún sentido”, detalla el doctor Javier López de Casenave, profesor en Exactas-UBA de Biología de la Conservación.

Esa posición ética centrada en el hombre tiene sus raíces en un movimiento filosófico desarrollado entre los siglos XVIII y XIX, el utilitarismo, cuyos máximos exponentes fueron los filósofos británicos Jeremy Bentham y John Stuart Mill. Para el utilitarismo, la moralidad de una acción se define por su utilidad para los seres humanos y su capacidad de producir el máximo bienestar para el mayor número de personas.

Así, para el antropocentrismo, la naturaleza no tiene valor intrínseco, sino apenas un valor utilitario: proteger la diversidad de especies vale la pena en la medida en que esta sea un medio para satisfacer un fin: obtener alimentos, madera para muebles, o sustancias con potencial farmacológico, entre otros. En esta línea, la única entidad con valor intrínseco es el hombre.

La posición antropocéntrica, con foco en el utilitarismo y en la conservación de recursos, no busca proteger a los individuos, sino a las especies. Por ejemplo, en un bosque podemos talar un gran número de árboles para obtener madera, pero lo importante es que esa especie de árbol se conserve para las generaciones venideras.

### **Valor intrínseco**

En el polo opuesto, se desarrolló otra postura que asigna valor intrínseco a la biodiversidad, sin considerar si aporta beneficio al hombre. “Se conoce como visión biocentrista, o ética romántico-trascendental de la naturaleza, y tiene su raíz en algunos autores del siglo XIX, como el naturalista de origen británico John Muir, y los escritores estadounidenses Ralph Waldo Emerson y Henry David Thoreau. Todos ellos exaltaron la importancia de los entornos naturales, en algunos casos rozando



casi lo sagrado, y reconociendo al hombre solamente como una pieza más en el marco de la naturaleza. En el biocentrismo, lo que posee valor intrínseco no son las especies sino el individuo –el organismo–, ya sea un mamífero, una cucaracha o una bacteria”.

No obstante, el biocentrismo presenta diversas variantes, que van desde atribuir valor intrínseco a todos los individuos, hasta reconocer ese valor solo en algunos, por ejemplo, aquellos que poseen un sistema nervioso central y tienen la capacidad de sentir placer y dolor. Estos, que son denominados “sintientes” e incluyen a todos los vertebrados, tendrían un valor intrínseco superior a aquellos que “no sienten”.

“El biocentrismo y el antropocentrismo dieron pie al inicio de los movimientos ambientales”, señala López de Casenave. Por un lado, el antropocentrismo generó la idea del uso sustentable de los recursos naturales, e impulsó la creación de áreas protegidas para uso múltiple, donde se puede hacer turismo, cría de animales, o extracción de productos en forma racional, entre otros.

Por el otro, el biocentrismo originó el activismo ambientalista y favoreció el establecimiento de las primeras áreas protegidas intangibles: los parques nacionales. El primero en el mundo fue Yellowstone, en Estados Unidos, en 1872; y, en la Argentina, el Parque Nahuel Huapi, en 1934 (área protegida desde 1903).

### **La tercera posición**

El biocentrismo y el antropocentrismo dieron pie al inicio de los movimientos ambientales. El biocentrismo originó el activismo ambientalista y favoreció el establecimiento de las primeras áreas protegidas intangibles: los parques nacionales. El primero en el mundo fue Yellowstone, en Estados Unidos, en 1872. Foto: Brocken Inaglory/wikipedia

A partir de esas posturas extremas, a fines de la década de 1940 surge una tercera posición: el “ecocentrismo” –también denominado “ética ecológico-evolutiva de la Tierra”– cuyo representante fundamental fue un ingeniero forestal estadounidense, Aldo Leopold. “Esta visión tomó lo mejor de los movimientos anteriores”, estima López de Casenave, y agrega: “El ecocentrismo asigna valor intrínseco a la naturaleza, y también reconoce su valor utilitario”. Esta postura es superadora porque asigna valor a los sistemas ecológicos, que son los que hay que conservar, entre otras razones porque ellos brindan beneficio al hombre, pero además, porque poseen un valor intrínseco.

“Para mí es una combinación muy sabia entre la visión utilitarista extrema y la biocentrista extrema, y posee una base científica sólida”, sostiene López de Casenave.

Esta postura alcanza su desarrollo pleno en la década de 1970, cuando se producen diversos hitos en política ambiental. Por ejemplo, en 1972 se realizó en Estocolmo la

Conferencia de Naciones Unidas sobre el Medio Humano, el primer gran encuentro internacional sobre medio ambiente. Asimismo, en ese año se publicó el informe *Los límites del crecimiento*, donde el Club de Roma –fundado en 1968 por un grupo de políticos y científicos preocupados por el futuro del planeta– alertaba acerca de la necesidad de controlar el crecimiento poblacional.

“En la efervescencia cultural de la década del 60 comienza a instalarse en la opinión pública el tema ambiental; y a principios de los años 80 surge la biología de la conservación como disciplina científica, construida sobre la base del ecocentrismo”, señala López de Casenave.

Si bien el ecocentrismo predomina en el ámbito científico, se podría decir que en la sociedad conviven las diversas posturas éticas, y ello se hace evidente en los conflictos ambientales. Por ejemplo, como señala la licenciada Gabriela Klier, becaria doctoral en Exactas-UBA: “Si le damos valor al ecosistema, ¿qué se hace con las especies invasoras, por ejemplo con los castores introducidos en 1950 en Tierra del Fuego?”.

Con el fin de proteger el ecosistema, se busca controlar a la especie foránea. Al respecto Klier se pregunta: “¿A partir de qué momento tenemos un sistema natural?”, y prosigue: “Si el hombre es parte de la naturaleza, ¿por qué no consideramos como natural la introducción del castor? Si, por ejemplo, un albatros lleva cierto parásito a una región, ¿por qué tendríamos que combatir al parásito?”.

El problema, para esta investigadora, es que las decisiones sobre la conservación no siempre tienen en cuenta a los actores sociales, factores que sí eran considerados por Aldo Leopold, el impulsor del ecocentrismo, quien, por ejemplo, ponía énfasis en la relación entre el granjero y su ambiente, y señalaba que, en ciertos lugares, el manejo humano de un ecosistema podía generar mayor biodiversidad.

Parece difícil llegar a un consenso sobre qué proteger, ya se trate de las gaviotas que afectan a las ballenas en Puerto Madryn (ver Recuadro “Ballenas y gaviotas”) o los castores invasores en Tierra del Fuego. “Un gran filósofo de la biología decía que la biodiversidad es lo que los biólogos de la conservación conservan”, comenta Klier.

Una pregunta es si, cuando se trata de cuestiones éticas y sociales, es posible aplicar un principio universal para decidir qué conservar, sin tener en cuenta la idiosincrasia de cada región.

“El problema de una postura ecocentrista, que olvida el lugar del hombre y de la diversidad cultural, es que termina conservando para nadie, simplemente porque tiene un valor en sí”, sostiene Klier, y cuestiona que sean los científicos los que decidan qué se debe conservar, sin un diálogo con los distintos sectores sociales.

### **Naturaleza lastimada**

Por su parte, el doctor Claudio Campagna, científico conservacionista de la *Wildlife Conservation Society*, se sitúa en una posición lateral al ecocentrismo, cercana a la “romántica-trascendental”. Su interés hace foco en la conservación de especies, y

rechaza toda perspectiva relativa al interés humano que pueda llevar a una extinción. “Una extinción empujada por razones antrópicas, fuera del marco de la selección natural, es inaceptable, de manera mucho más profunda que el rechazo ético a la esclavitud, la tortura, o los genocidios”. Y prosigue: “La falta de comprensión ética ante una extinción se debe a que carecemos del lenguaje para decir su trascendencia, carecemos de las herramientas intelectuales para poner en perspectiva la ocurrencia con el sentido que requiere”.

Pero ¿qué lugar ocupa el ser humano en la naturaleza? Según Campagna, “un lugar éticamente conflictivo dado que evadimos las reglas naturales, nos escudamos de ellas sin aceptar que jugamos a otro juego. Tenemos la capacidad de aniquilar ambientes, con sus especies incluidas, a escala planetaria pero queremos vernos como una especie más”. Y subraya: “Yo prefiero hoy entendernos fuera de la naturaleza”.

Pero ¿hay que proteger también a las especies dañinas? El investigador responde: “Hoy padecemos a la Naturaleza porque estamos en todas partes. Hasta no entender el significado de exterminar hasta la extinción, mejor no causar ninguna”.

Por su parte, Gabriela Klier acuerda con Campagna en su crítica al desarrollo sostenible. “La pérdida de biodiversidad está muy relacionada con la idea de desarrollo y crecimiento económico”, subraya. Pero, para esta investigadora, toda propuesta de conservación tiene que tener en cuenta al hombre, por ejemplo, a las comunidades con siglos de arraigo y conocimiento respecto del manejo del bosque chaqueño. Esas comunidades, durante más de 500 años, pudieron mantener los bosques, bosques que luego serían destruidos en pocas décadas en pos del desarrollo agrícola.

Claramente, la relación del hombre con la naturaleza es compleja. Y parecería que cualquier posición que se asuma puede colisionar con intereses económicos, políticos y sociales. ¿Tiene la ciencia la última palabra? Los hechos sugieren que el camino es el consenso entre los diferentes actores. Algo difícil de lograr. Mientras tanto, hay una perdedora: la biodiversidad. Pero ello redundará también en pérdida para la humanidad.

## II . QUESTIONS

### Responde en español :

**1 - Cuando se trata de cuestiones éticas y sociales, ¿es posible aplicar un principio universal para decidir qué conservar, sin tener en cuenta la idiosincrasia de cada región ?**

**2 - ¿Con qué postura te identificas más y por qué ?**

- antropocentrista/ética/utilitaria
- biocentrista/ético-romántico-trascendental/intrínseca
- ecocentrista/ética ecológico-evolutiva

**3 - Comenta una de estas dos frases :**

- « El problema de una postura ecocentrista, que olvida el lugar del hombre y de la diversidad cultural, es que termina conservando para nadie, simplemente porque tiene un valor en sí ». (Gabriela Klier, *Facultad de Ciencias Exactas y Naturales, Universidad de Buenos Aires, Argentina*)
- « Una extinción empujada por razones antrópicas, fuera del marco de la selección natural, es inaceptable, de manera mucho más profunda que el rechazo ético a la esclavitud, la tortura, o los genocidios. » (Claudio Campaña, *Wildlife Conservation Society, EEUU*)